



HAL
open science

Les maisons végétales de Manille au XIXe siècle

Xavier Huetz de Lempis

► **To cite this version:**

Xavier Huetz de Lempis. Les maisons végétales de Manille au XIXe siècle. *Habiter*, 2023, 1. Cabanes et habitations de fortune, pp.53-64. hal-03990042

HAL Id: hal-03990042

<https://hal.science/hal-03990042>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Les maisons végétales de Manille au XIX^e siècle

Xavier HUETZ DE LEMPS

Résumé :

Dans une ville confrontée à des aléas naturels majeurs, la question de la cohabitation des maisons végétales autochtones et des édifices coloniaux de maçonnerie occupa une place centrale dans l'histoire de Manille au XIX^e siècle. Cette contribution fait la synthèse des travaux de l'auteur, anciens et récents, sur la marginalisation progressive des paillotes, les *casas de caña y nipa*, au sein de l'agglomération. Après avoir présenté ce type d'architecture, j'analyse tour à tour les représentations de plus en plus négatives des pouvoirs coloniaux à l'égard de l'architecture vernaculaire, l'expulsion des paillotes du centre et les conséquences socio-ethniques de cette politique municipale, avant de conclure sur l'apparition de nouveaux types d'habitat précaire et dégradé.

Mots-clés :

Manille, XIX^e siècle, paillotes, bâtiments de maçonnerie

Abstract :

In a city faced with major natural hazards, the question of the cohabitation of indigenous vegetal houses and colonial masonry buildings occupied a central place in the history of 19th century Manila. This contribution synthesizes the author's previous and recent publications on the gradual marginalization of the nipa huts (*casas de caña y nipa*) within the city. After presenting this type of architecture, I successively analyse the increasingly negative representations of the colonial powers towards vernacular architecture, the expulsion of the nipa huts from the centre and the socio-ethnic consequences of this municipal planning policy, before concluding on the emergence of new types of precarious and degraded housing.

Keywords :

Manila, 19th century, nipa houses, stone buildings

1. Le bambou ou la pierre ?

Après la conquête des Philippines par l'Espagne à la fin du XVI^e siècle, l'architecture suivit, tant par les matériaux que par les techniques de construction choisis, deux voies divergentes d'adaptation aux lourdes contraintes environnementales : la solution préhispanique de la légèreté, celle d'une maison construite entièrement en végétaux, et la solution de la solidité, celle des bâtiments de maçonnerie que les conquérants introduisirent dans l'archipel.

Les documents d'archives, en particulier les demandes de permis de construire, les nombreux récits de voyage, les abondantes sources iconographiques et les enquêtes d'ethno-architecture menées dans le centre de Luçon permettent de se faire une idée assez précise des paillotes de Manille dans le dernier siècle de la domination espagnole (Hart, 1959 ; Perez *et al.*, 1989 ; Huetz de Lemps 1998a ; Zialcita et Tinio, 1980). Elles avaient pour première caractéristique commune d'être surélevées (de 30 cm. à plus de 2 m.) à l'aide de

poteaux (*harigues*) enfoncés dans le sol. En bois ou en bambou (*caña*), d'une seule pièce de fond en comble, ils soutenaient le plancher (un lattis non jointif de bambou) et la charpente où le bambou prédominait. Le nombre et la qualité des *harigues* étaient le principal indicateur de la qualité de la construction et, partant, du statut social du propriétaire. Fermée par des claies, la surface en contact avec le sol servait de remise. À l'étage, l'espace domestique était en général composé d'une grande pièce « à tout faire » (*sala*) ; la cuisine ou le coin-feu étaient le plus souvent établis dans une petite annexe, elle aussi surélevée, à laquelle on accédait par une passerelle de bambou. De plain-pied avec la pièce principale ou légèrement en contrebas, une terrasse (*batalán*), complétait l'ensemble. Les murs-rideaux et les cloisons étaient également en végétaux : parois de *nipa* (*nipa litoralis*, un petit palmier qui pousse dans les mangroves), treillages de bambou, parfois planches (*tabla* dans les sources espagnoles). La couverture du toit à forte déclivité était constituée de feuilles de *nipa*¹, cousues sur de petites lattes de bambou, elles-mêmes ligaturées sur les lattes de bambou de la charpente. (fig. 1)



Fig.1 - Maisons de Tondo, vers 1870.

Celle au premier plan – peut-être une annexe – est intégralement construite en bambou et nipa. Le soubassement de celle située légèrement au second plan est en pierre, tandis que l'étage, qui correspond à l'habitation, est fermé par des planches et des fenêtres coulissantes similaires à celle des maisons de maçonnerie. Dans les sources, ce type de bâtiments est qualifié de « matériaux mixtes » (*materiales mixtos*).

Source : *Álbum de Filipinas*, (Biblioteca Nacional de España, Biblioteca Digital Hispánica).

¹ Beaucoup plus rarement à Manille, la couverture était en *Imperata* (« herbe à pailote » en français, *cogón* dans les sources de l'époque).

Après un séisme, un incendie ou un cyclone, ces matériaux végétaux furent parfois utilisés pour construire des hangars destinés à abriter temporairement des activités manufacturières, des entrepôts, voire des administrations. En règle générale, chaque bâtiment végétal correspondait à une habitation unifamiliale, même si, à la fin du XIX^e siècle, la pression démographique entraîna, surtout à Manille, des subdivisions internes à des fins locatives. La superficie de ces paillotes était relativement réduite, un peu moins de 50 mètres carrés pour un échantillon de 88 demandes de permis de construire des années 1870-1890².

Dans les sources espagnoles, ce type architectural endogène et pérenne était qualifié de *casa de caña y nipa* (maison de bambou et de nipa), de *casa de materiales ligeros* (maison de matériaux légers) ou, plus rarement, de *casa de paja* qui correspondrait au français « paillote »³. Lorsque le bois prédominait (poteaux, plancher, huisserie), la maison était dénommée *casa de tabla y nipa*⁴.

Du fait de la légèreté de la charpente et de la couverture, grâce à la souplesse des ligatures en rotin (*bejuco*), les paillotes résistaient bien aux secousses sismiques. La climatisation passive de ces maisons végétales était largement supérieure aux édifices de maçonnerie : l'air circulait par le plancher, l'absence de combles augmentait la ventilation passive, la couverture végétale était isotherme et de multiples et ingénieux dispositifs (fenêtres coulissantes, abattants, « fenêtre horizontale » du plancher) permettaient de profiter de la moindre brise pour rafraîchir l'intérieur et arrêter les rayons solaires. En revanche, les bâtiments végétaux étaient extrêmement vulnérables aux cyclones. Le toit très pentu offrait une prise importante aux vents violents ; l'air s'engouffrait dans le bâtiment, la liaison entre les poteaux et la couverture cédait fréquemment, et le toit était emporté d'une seule pièce⁵. Enfin, et cette faiblesse nous intéresse plus particulièrement ici, la couverture de *nipa* était hautement inflammable, surtout pendant la saison sèche : à la moindre négligence, la maison se transformait en torche. De plus, les bambous avaient tendance à éclater sous l'action de la chaleur et les tronçons compris entre les nœuds étaient projetés au loin comme des fusées, propageant l'incendie en retombant sur les toits de *nipa* voisins. Cette combustibilité de la maison indigène ne posait pas de grands problèmes en milieu rural, son milieu d'origine : les maisons étaient suffisamment séparées par une végétation peu inflammable pour que les sinistres fussent relativement circonscrits. En milieu urbain, dès que la pression démographique et foncière entraînait une densification du bâti, les flammes pouvaient en revanche détruire des quartiers entiers (Bankoff, 2007 et 2012 ; Huetz de Lempis 1998a). (Fig. 2)

De leur côté, les *casas de materiales fuertes*⁶ combinaient la pierre (l'adobe, un tuf volcanique), le bois et la tuile creuse de fabrication locale. Sans entrer dans le détail de modes de construction qui nous intéressent moins directement ici, le risque sismique contraignit les Espagnols à adapter leurs méthodes constructives dès le milieu du XVII^e siècle :

² Nationale Archives of the Philippines (NAP), Spanish Documents Section (SDS) série *Construcciones de Casas*, Santa Cruz n°1 (1877) et n°2 (1896) ; Tondo n° 2 (1878-1888). La hauteur totale de ces maisons s'échelonnait entre 3,34 m. et 7,5 m. ; 4,2 m. (5 *varas*) était la plus courante.

³ Aujourd'hui, on utilise l'anglais *nipa house* ou *nipa hut* et le philippin *bahay kubo* (*bahay* signifie maison et *kubo* vient de l'espagnol *cubo*, cube, en référence à l'aspect général de l'édifice).

⁴ Les hybridations et les modifications dues aux pressions des autorités coloniales sont étudiées plus loin.

⁵ Le côté de la maison exposé aux vents dominants était parfois renforcé par de grands bambous posés sur le toit.

⁶ D'autres qualificatifs sont employés : *casa de fábrica*, de *manpostería*, de *cal y canto*, de *piedra*.



Fig.2 - Une vue des toits de Tondo, vers 1870.

On remarque au premier plan quelques toitures de tuile mélangées au milieu des pailotes. À l'arrière-plan, la densité des toits de nipa est très forte.

Source : *Álbum de Filipinas* (Biblioteca Nacional de España, Biblioteca Digital Hispánica).

réduction de la hauteur des édifices afin d'abaisser le centre de gravité du bâtiment et de limiter l'impact des oscillations ; épaissement des murs et renforcement par des contreforts, puis remplacement des murs porteurs par de grands poteaux de fond (*pie derecho* ou *harigue*) qui supportaient la poussée verticale de la toiture et du plancher de chambrée. Cette innovation, peut-être inspirée de la maison végétale autochtone, était particulièrement astucieuse : les poteaux, d'une seule pièce d'une dizaine de mètres, absorbaient beaucoup mieux les oscillations sismiques, et les murs-rideaux de maçonnerie, indépendants de la structure porteuse, pouvaient s'effondrer lors des séismes sans que la toiture ne s'écroulât sur les habitants, limitant ainsi les pertes humaines et matérielles. Après les séismes majeurs de 1863 et de 1880, les autorités municipales encouragèrent les propriétaires à renforcer et à alléger autant que possible l'étage en recourant systématiquement à la brique, au bois, aux armatures de fer et à une couverture métallique, en zinc puis en fer galvanisé. En dépit de la part croissante du bois dans les bâtiments fin de siècle, ils continuèrent invariablement d'être qualifiés de *casas de materiales fuertes*, preuve de la valeur symbolique que les élites urbaines accordaient à la pierre. (fig. 3)

En résumé, la capacité d'adaptation des deux solutions architecturales aux contraintes climatiques et aux aléas était pratiquement inverse. La maison maçonnée coloniale résistait mieux que les pailotes aux typhons et aux incendies, mais elle était très vulnérable aux séismes ; la maison végétale préhispanique était adaptée au climat et au risque sismique, en revanche elle était très exposée aux ouragans et aux flammes. Au-delà de l'adaptabilité aux

contraintes environnementales, le choix entre les deux modèles dépendait bien évidemment des moyens économiques et des représentations culturelles des composantes ethniques de la société coloniale. D'ailleurs, certains notables philippins de province refusaient de choisir et possédaient deux demeures : une maison de maçonnerie, pour marquer leur rang et leur acculturation, et une paillote, pour le confort de vie et peut-être par attachement aux traditions. Dans une capitale coloniale qui changea d'échelle au XIX^e siècle⁷, dans un espace urbain toujours plus étendu et densément occupé, une telle cohabitation devint de plus en plus problématique et incompatible avec l'imaginaire architectural et urbain des colons.



Fig.3 - Une maison de maçonnerie à l'angle de la rue Centeno, dans le quartier de Santa Cruz. La photographie a été prise peu de temps après les séismes des 18 et 20 juillet 1880. Les murs de maçonnerie du rez-de-chaussée se sont effondrés, mais l'étage et la toiture supportés par les poteaux de fond ont résisté aux secousses.

Source : Alfred Marche, *Recueil. Manille et ses environs après le tremblement de terre de 1880* (Bibliothèque nationale de France, Gallica).

⁷ L'agglomération de Manille comptait entre 72 000 et 83 000 habitants en 1817, entre 240 000 à 275 000 habitants en 1892, pour frôler sans doute les 300 000 habitants en 1896. Pour une synthèse de l'histoire de la croissance urbaine au XIX^e siècle, voir Huetz de Lempis, 1998c).

2. Les représentations coloniales des maisons végétales

Dans les représentations espagnoles de la ville et de l'urbanité, seule la pierre avait droit de cité et, dès la domination coloniale stabilisée, les Espagnols cherchèrent par tous les moyens à adapter les modèles architecturaux métropolitains et hispano-américains aux Philippines. Cette importance symbolique de la pierre acquérait à Manille une valeur encore plus grande car elle était le siège des pouvoirs temporel et spirituel.

Parallèlement et logiquement, la maison végétale fut immédiatement associée à une ruralité préhispanique qu'il fallait évangéliser et civiliser. Les seuls mérites que les auteurs occidentaux reconnaissaient parfois à la paillote étaient son adaptation aux contraintes climatiques et sa capacité de résistance aux secousses sismiques. La paillote des autochtones pouvait même être jugée charmante dans les campagnes, mais elle n'avait rien à faire dans la *Ciudad*, au sens fort de la communauté ethnique et politique des Espagnols. Dans les deux premiers siècles de la domination espagnole, le partage de l'espace urbain recoupa grosso modo la différenciation des matériaux de construction : la *ciudad* espagnole correspondait spatialement à la place-forte, à un *Intramuros* exclusivement réservé aux bâtiments de maçonnerie ; les autres parties de l'agglomération n'étaient que des faubourgs (*arrabales*) où les paillotes des populations asiatiques dominées pouvaient s'étendre à loisir, parsemées des imposantes églises de maçonnerie des ordres missionnaires chargées de veiller sur leurs âmes (Huetz de Lemps, 1998b et 2000).

Bien entendu, la hiérarchie entre les matériaux de construction reflétait aussi les inégalités sociales. La *casa de caña y nipa* était adaptée aux moyens économiques limités des masses asiatiques de la population de Manille parce que le coût des matériaux végétaux était nettement inférieur à celui des pierres et des tuiles, tandis que l'auto-construction, l'aide des proches ou le recours à un charpentier autochtone permettaient de réduire celui de l'édification. Rien n'interdisait en revanche aux Philippins qui en avaient les moyens et l'envie d'adopter la pierre : les Espagnols interprétaient la multiplication des bâtiments de maçonnerie comme le signe de l'enrichissement, de l'acculturation de la population et donc de la réussite de l'œuvre coloniale.

Justement, l'ouverture graduelle du port de Manille au commerce international, entre la fin des années 1780 et le milieu des années 1830, engendra une forte croissance économique dont profitèrent des Espagnols, en particulier créoles, des marchands européens, mais aussi une bourgeoisie malaise (*india*) ou, plus souvent, métisse chinoise. Les bâtiments de maçonnerie se multiplièrent dans les faubourgs les plus proches de l'*Intramuros* et du port situé à l'embouchure du fleuve Pasig : résidences et immeubles de rapport des intermédiaires asiatiques ou des élites blanches qui commençaient alors à quitter la place-forte, entrepôts, ateliers, bâtiments publics et manufactures des tabacs⁸.

À mesure que les lignes traditionnelles du partage social et ethnique de l'espace se brouillaient, le discours colonial à l'égard des paillotes se durcissait, en particulier sous la plume des membres de la municipalité. L'emploi de plus en plus fréquent dans nos sources de qualificatifs péjoratifs comme *casuchos*, *casuchas*, *chozas* ou *cobachos*, qui correspondraient en français à « huttes », « cabanes » ou « cahutes », atteste ce mépris croissant. La paillote urbaine était progressivement ravalée au rang d'une habitation de pauvres, de « sauvages », d'une « maison pour rien ». Cette stigmatisation à la fois ethnique et sociale mobilisa deux arguments nouveaux. Le premier refusait à la *casa de caña y nipa* le statut de

⁸ Les principales évolutions de la société coloniale au XIX^e siècle sont résumées dans Huetz de Lemps, 2012.

bien immobilier : elle ne serait qu'un abri temporaire, démontable et transportable au gré des caprices nomades de « l'indigène ». Le second était une interprétation européo-centrée – parfois simplement aveugle, parfois intentionnellement malveillante – de l'attitude des habitants de paillote confrontés à l'incendie : leur calme résigné face aux flammes apporterait, selon les auteurs occidentaux, la meilleure preuve de leur absence d'attachement à leur habitation et de sa très faible valeur économique.

Dès les années 1820-1830, l'affaire était entendue pour les notables espagnols qui monopolisaient la municipalité⁹. Seule la maison de maçonnerie méritait d'être qualifiée de bien immobilier, à la fois preuve et enveloppe protectrice de la réussite matérielle de son propriétaire. Seuls les bâtiments en dur témoignaient de l'enrichissement de la colonie aux yeux d'étrangers de plus en plus nombreux à visiter Manille. Soumis aux taxes municipales à la différence des paillotes, ils participaient seuls au bien commun. Or, non seulement les paillotes ne valaient rien à leurs yeux, mais elles menaçaient par leur présence combustible les biens des autres. En chassant les paillotes et leurs habitants vers la périphérie, la municipalité se devait de protéger les vraies richesses des citoyens respectables et de déblayer l'espace indispensable au développement de l'économie, de la société et de la « civilisation ». Comme par enchantement, l'intérêt de la ville et celui de la colonie dont elle était la vitrine rejoignaient là l'intérêt privé des conseillers municipaux, négociants, industriels ou propriétaires : en libérant de la menace constante de l'incendie les points « stratégiques » de l'agglomération, la valeur de leurs immeubles ou de leurs parcelles serait considérablement accrue ; en libérant des terrains, de belles perspectives de spéculation s'ouvriraient à eux.

3. L'élimination des paillotes du centre de l'agglomération

Malgré la détermination précoce de la municipalité, le déplacement forcé des paillotes du centre vers la périphérie de l'agglomération de Manille fut, dans un premier temps, un processus lent. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les efforts de la municipalité portèrent sur deux quartiers de rive droite, Binondo et Santa Cruz, situés en face de la place-forte. Dans cette zone qui constituait déjà le cœur économique de la ville portuaire, les immeubles de maçonnerie s'entremêlaient aux paillotes. Ces dernières reçurent le soutien inattendu d'un des plus puissants pouvoirs coloniaux : l'Armée. Cette dernière, depuis la conquête de Manille par les Britanniques en 1762, avait obtenu le dégagement d'un glacis défensif dans un rayon de 1250 mètres (1500 *varas*) autour du chemin de ronde. Dans cette zone militaire, les ingénieurs militaires avaient un droit de regard sur tous les projets de construction et ils étaient fermement hostiles à l'édification de bâtiments de maçonnerie qui, en cas de siège, permettraient à l'ennemi de s'approcher des murailles, comme cela avait été le cas pendant la guerre de Sept Ans. Les paillotes avaient leur faveur pour une simple raison : en cas de menace, il suffirait de les incendier pour disposer d'un glacis totalement vierge. Ce choix ne pouvait en aucun cas être interprété comme une défense des intérêts des autochtones. En gênant l'édification en dur en dehors de la place-forte, il s'agissait au contraire de faire pression sur les élites espagnoles, métropolitaines et créoles, pour qu'elles restassent ou revinssent vivre *intramuros*, au sein des murailles, et ainsi préserver la saine et sûre – à leurs yeux – distance physique entre colonisateurs et colonisés (Huetz de Lemp, 2010). Les impératifs de la défense contrarièrent donc les projets de la

⁹ Sur la composition du conseil municipal, voir Huetz de Lemp, 2017.

municipalité et, jusqu'à la fin des années 1850, la politique suivie fut incohérente, les gouverneurs généraux qui se succédèrent à la tête de la colonie arbitrant tantôt en faveur de l'armée, tantôt en faveur de l'*Ayuntamiento*. Au milieu du siècle, le front des bâtiments de maçonnerie avait certes progressé, mais les *casas de materiales ligeros* restaient nombreuses, même dans les zones les plus centrales de la rive droite. (fig. 4)



Fig.4 - Plan de Manille et ses faubourgs, 1877.

Le nord est à gauche du plan. Les îlots occupés par des bâtiments de maçonnerie sont en gris foncé ; le gris clair correspond aux bâtiments végétaux. La place-forte, Intramuros, est située sur la rive gauche du fleuve Pasig, et la zone militaire est encore à cette date largement libre de bâtiments. Sur la rive droite, on remarque sans peine le large boulevard de la Divisoria qui sépare la zone réservée aux *materiales fuertes* de celle destinée aux *materiales ligeros*. Dans quelques secteurs (Meysic et Trozo), les paillotes n'ont pas encore été expulsées.

Source : Biblioteca Virtual de Defensa.

Les grands incendies des années 1860 marquèrent un tournant : entre 1863 et 1869, les quartiers de paillotes furent ravagés par d'immenses incendies qui, à la fois, menacèrent les zones édifiées en dur et dégagèrent les terrains convoités par les notables de la municipalité pour leurs intérêts propres ou ceux de leur catégorie socio-ethnique. Cette fois, l'occasion d'une nouvelle distribution du sol fut mise à profit parce que la position des militaires s'était effritée face aux intérêts désormais supérieurs du développement de l'économie portuaire : l'implantation des activités nouvelles comme le logement des catégories aisées et occiden-

talisées exigeaient la construction de nouveaux bâtiments de maçonnerie. Les digues cédèrent alors d'un coup et l'opération de « nettoyage » des paillotes fut rapide. Les habitants des quartiers sinistrés se virent interdire de reconstruire leur maison et ils furent contraints, souvent sans compensation financière, d'établir leur résidence dans des zones sommairement aménagées à la périphérie. Un large (50m) boulevard coupe-feu (la Divisoria) délimita une vaste zone centrale désormais strictement réservée aux bâtiments en dur et dans laquelle les propriétaires de paillotes reçurent l'interdiction formelle de réparer leurs maisons. Dans deux contributions à des ouvrages collectifs, j'ai étudié dans le détail la « durcification modèle » d'un quartier central (Huetz de Lempis, 2001) et ce que j'ai appelé la « pyrogénèse » d'une zone réservée aux constructions végétales (Huetz de Lempis, 2021). Dans les ultimes années de la domination espagnole, la municipalité de Manille avait le projet d'éjecter les paillotes de zones périphériques situées dans la zone réservée aux *materiales ligeros* (les « hauteurs » au nord et le rivage au sud) dont les élites urbaines avaient récemment découvert les charmes et qu'elles avaient commencé à coloniser. Les fortes tensions sociales et ethniques engendrées par les expulsions depuis les années 1860, puis l'insurrection de 1896 interdirent la mise en œuvre de ces spoliations.

De fait, l'éviction fut parfois brutale et toujours injuste : en échange de parcelles proches du centre et saines parce que patiemment remblayées au fil des générations, les propriétaires de paillotes se virent attribuer des terrains situés en périphérie, loin de leur lieu de travail et des lieux de sociabilité communautaire (l'éloignement de l'église paroissiale fut particulièrement mal vécu) et le plus souvent marécageux¹⁰. L'expulsion vint rompre les liens qui attachaient les familles à un lieu, un voisinage, un quartier. En marginalisant spatialement les quartiers de paillote dans l'agglomération, la politique municipale renforçait l'assimilation de la paillote à une maison de pauvres, condamnée à disparaître ou à être à nouveau déplacée encore plus loin du centre. Au terme du processus, la maison urbaine végétale fut totalement dévalorisée aux yeux des Espagnols et d'une partie de la bourgeoisie philippine, même si quelques rares voix s'élevèrent pour la défendre dans les journaux proches des nationalistes philippins.

Il convient cependant de souligner que cette politique de partition de l'espace urbain entre types de construction ne visait pas à établir une ségrégation spatiale entre les composantes ethniques de la population coloniale. Certes, les opérations de déplacement des paillotes donnèrent naissance, de fait, à des quartiers dont la coloration ethnique était très marquée. Même si quelques Chinois, quelques métis espagnols voire quelques Espagnols ruinés vivaient dans les banlieues végétales, l'immense majorité de la population de ces dernières était composée d'*Indios* et de métis chinois. La taille variable des paillotes laisse penser qu'il existait de nettes disparités sociales entre les habitants de ces quartiers, mais, globalement, ceux qui continuaient de vivre dans des maisons végétales appartenaient aux catégories défavorisées. À l'inverse, l'élite et la classe moyenne autochtones participèrent souvent aux juteuses spéculations que permettait le classement d'un terrain ou d'un immeuble dans la *zona de materiales fuertes* et elles choisirent majoritairement, par commodité, par mimétisme ou par volonté d'ostentation, de résider dans des constructions en dur du centre ville. De plus, toutes les catégories défavorisées ne vivaient pas dans des *casa de caña y nipa*

¹⁰ Le tracé adopté pour la Divisoria souligne cette réalité : le tronçon compris entre la mer et San José (*paseo de Azcarraga*) a une orientation sud-ouest/nord-est pour mettre à l'abri les maisons de maçonnerie du sud de Tondo ; au contraire, la portion suivante s'infléchit nettement afin de laisser aux maisons végétales la plus grande extension possible de l'île très marécageuse de Tutuban (NAP, SDS, série *Ayuntamiento* n° 20, rapport de la municipalité au gouverneur général, 22 juin 1865).

de la périphérie, loin s'en faut. Les travailleurs immigrés chinois continuèrent de s'entasser dans les districts centraux de rive droite, Binondo et San Nicolás surtout, tandis que des propriétaires de toutes les catégories ethniques profitèrent de la très forte demande de logement bon marché pour édifier des *accesorias* et des *posesiones*. Ces bâtiments en rez-de-chaussée, mal construits et encore plus mal entretenus, étaient articulés autour d'une cour intérieure comportant quelques équipements collectifs et ils étaient divisés en de minuscules logements. Dans ces taudis disséminés dans le centre, y compris dans Intramuros, les défavorisés vivaient dans des conditions d'hygiène et de promiscuité souvent pires dans les périphéries végétales.

4. Nouveaux matériaux, nouvelles habitations de fortune

Bien que n'ayant pratiquement pas voix au chapitre, les habitants des paillotes ne restèrent pas passifs face à la politique municipale d'expulsion des paillotes. Ayant analysé dans d'autres publications (en particulier Huetz de Lempis 1998a) les expressions publiques et collectives du mécontentement des couches populaires face à l'injustice, je voudrais ici circonscrire l'analyse à des formes plus individuelles et discrètes de contournement qui tournèrent autour de la question des matériaux de construction.



Fig.5 - Habitat informel construit avec des matériaux de récupération dans les ruines d'un bâtiment de maçonnerie.

Le linge sèche dans la cour. Cette photographie de qualité médiocre a été prise dans Intramuros au début de la période de domination étatsunienne (à l'arrière-plan, la nef de la chapelle du Tiers Ordre franciscain et la façade de l'église de San Francisco).

Source : *Annual Reports of the War Department for the Fiscal Year Ended June, 30, 1903*.
Washington, Government Printing Office, vol. vi, p. 160.

La reconstruction obstinée de la paillote *in situ* fut une première modalité de résistance. Un ingénieur militaire espagnol avouait avoir fait détruire certaines maisons végétales plus de trente fois sans parvenir à décourager leur propriétaire. De même, les propriétaires des dernières paillotes qui se trouvaient dans la zone réservée aux maisons de maçonnerie n'avaient en théorie pas le droit d'effectuer des travaux mais ils réparaient clandestinement leur maison, maquillant les matériaux pour leur donner un aspect patiné.

Du fait de la pression des autorités coloniales, apparut aussi à la fin du XIX^e siècle un nouveau type tentant de combiner les matériaux des deux modèles : les « maisons de matériaux mixtes » (*casas de materiales mixtos*, voir fig. 1). Elles associaient une ossature en bambou, plus rarement en bois, à une toiture de zinc, de tuile, de fer-blanc ou de *nipa* recouverte de métal. Leur développement fut cependant limité à la fois parce que les couvertures métalliques restaient hors de portée de l'immense majorité de la population philippine de Manille et parce que les pertes matérielles considérables – n'en déplaise aux autorités espagnoles – causées par la succession des calamités ne laissaient aux sans-abris guère d'autre choix que de reconstruire, au plus vite et au moins cher, c'est-à-dire en matériaux végétaux, avec la certitude que l'habitation nouvelle n'aurait de toute façon qu'une durée de vie très courte du fait de la fréquence des aléas et de la pression des autorités coloniales. Enfin, des versions dégradées de la maison végétale se multiplièrent dans le centre même. Il s'agissait de minuscules habitations construites avec des végétaux mais aussi des matériaux de récupération de toutes sortes (pierres, bois de charpente, planches, morceaux de tôle ondulée, carton etc.). (fig. 5) Ces taudis ne se concentraient pas de façon préférentielle dans tel ou tel quartier. Ils occupaient les angles morts de la ville, les espaces temporairement disponibles : no man's land urbains (les plages, les berges des *esteros*, les affluents du fleuve Pasig), zones marécageuses ou inondables dont personne ne voulait, ruines d'immeubles terrassés par les séismes, parcelles gelées par des calculs spéculatifs, occupées illégalement ou avec l'accord du propriétaire, fonds de parcelles dont la façade sur rue pouvait être fort respectable. En fait, ces habitations de fortune annonçaient les bidonvilles qui allaient, au XX^e siècle, faire de Manille l'un des lieux emblématiques du mal développement urbain dans le monde. Dès les premières décennies de ce siècle, elles étaient assez nombreuses et visibles pour que les autorités coloniales étatsuniennes inventassent une nouvelle dénomination, *interiors*, pour désigner cet habitat spontané, dégradé et interstitiel. Désormais, ces habitations de fortune méritaient malheureusement le qualificatif péjoratif de « cabanes » que les Espagnols, un siècle plus tôt, utilisaient de manière abusive pour désigner les maisons végétales traditionnelles des Philippines.

Bibliographie

BANKOFF G. 2007, Fire and Quake in the Construction of Old Manila, *The Medieval History Journal*, n° 10, pp.411-427

BANKOFF G. 2012, A Tale of Two Cities: The Pyro-Seismic Morphology of Nineteenth-Century Manila, in BANKOFF G. , LÜBKEN U. et SAND J. (éd.) *Flammable Cities. Urban Conflagration and The Making of the Modern World*, Madison, The University of Wisconsin Press, pp.170-189

HART D. V. 1959, *The Cebuan Filipino Dwelling in Caticugan: Its Construction and Cultural Aspects*, Yale, Southeast Asia Studies Cultural Report Series, 1959, 156p.

HUETZ DE LEMPS X. 1998a, *Materiales Ligeros versus Materiales Fuertes: The Conflict Between Nipa Huts and Stone Buildings in 19th Century Manila*, in ORDONEZ E. A. (éd.) *The*

Philippine Revolution and Beyond, Manille, Philippine Centennial Commission and The National Commission for Culture and the Arts, vol. 1, pp.160-172

HUETZ DE LEMPS X. 1998b, Nommer la ville : les usages et les enjeux du toponyme « Manila » au XIX^e siècle, *Genèses*, n° 33, pp.28-48

HUETZ DE LEMPS X. 1998c, Territorio y urbanismo en las Islas Filipinas en el entorno de 1898, *Ciudad y Territorio - Estudios Territoriales*, n° 116, pp.381-428

HUETZ DE LEMPS X. 2000, Shifts in Meaning of “Manila” in the Nineteenth Century, in MACDONALD C. et PESIGAN G. M. (éd.) *Old Ties and New Solidarities: Studies on Philippine Communities*, Quezon City, Ateneo de Manila University Press, pp.219-233

HUETZ DE LEMPS X. 2001, L'aménagement du quartier de San Nicolás (Manille) au XIX^e siècle, in ELIZALDE M. D., FRADERA J. M. et ALONSO L. (éd.) *Imperios y naciones en el Pacífico*, Madrid, CSIC, vol. II, pp.279-292

HUETZ DE LEMPS X. 2010, Normes et pratiques dans les zones de servitude militaire. L'exemple de Manille au XIX^e siècle, in ANGUITA CANTERO R. et HUETZ DE LEMPS X. (éd.) *Normas y prácticas urbanísticas en ciudades españolas y hispanoamericanas (siglos XVIII-XXI)*, Granada, Editorial Universidad de Granada et Casa de Velázquez, 2010, pp.113-139

HUETZ DE LEMPS X. 2012, La société coloniale des Philippines à la fin de la domination espagnole, in BARJOT D. et FREMEAUX J. (éd.) *Les sociétés coloniales à l'âge des empires : Afrique, Antilles, Asie. (années 1850-années 1950)*, Paris, SEDES, pp.156-162

HUETZ DE LEMPS X. 2017, El Ayuntamiento de Manila en siglo XIX: un espacio acotado de convivencia entre criollos y peninsulares, in ELIZALDE M. D. et HUETZ DE LEMPS X. (éd.) *Coexistencia e interacción entre comunidades en un Imperio. Un análisis histórico a través de las Filipinas españolas del siglo XIX*, Madrid, Ediciones Polifemo, pp.175-226

HUETZ DE LEMPS X. 2021, L'inclusion conflictuelle dans les faubourgs de Manille d'une hacienda franciscaine (San Lázaro-Dulumbayan, 1860-1898), in EXBALIN A. et GODICHEAU F. (éd.) *Los arrabales del imperio. Administrar los suburbios de las urbes en la Monarquía católica (Siglos XVI-XIX)*, Rosario, Prohistoria, pp.223-246

MOJARES R. B. 1983, *Casa Gorordo in Cebu. Urban Residence in a Philippine Province*, Cebu, Ramon Aboitiz Foundation, 156p.

PEREZ R., ENCARNACION R. S. et DACANAY J. E. 1989, *Folk Architecture*, Quezon City, G. C. F. Books, 264p.

ZIALCITA F. et TINIO M. 1980, *Philippine Ancestral Houses 1810-1930*, Quezon City, G.C.F. Books, 262p.